

HORS CHAMP

QUOTIDIEN DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU FILM DOCUMENTAIRE DE LUSSAS • LUNDI 16 AOÛT 2004 • N°1

EDITO Cette seizième édition des États Généraux, la dixième pour *Hors Champ*, s'ouvre un an après le dur conflit des intermittents, conflit dont on mesure à peine les conséquences dramatiques, notamment sur le plan humain. Sur le front de la création documentaire en tant que telle, les nouvelles ne sont pas franchement meilleures. Malgré quelques succès incontestables en salle, les difficultés à produire des œuvres documentaires qui sortent des sentiers esthétiques (re)battus sont, elles, bien "réelles". Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un œil sur les "cases documentaires" proposées ces dernières années par les différentes chaînes publiques ou privées et d'évaluer l'étendue du désastre. Pour une fragile *Lucarne* en effet,

combien de fenêtres insipides ? De fait, sans une université d'été comme Lussas, sans les festivals avec compétitions nationales et internationales, un certain nombre d'œuvres inédites ou hors normes (par leurs formes, leurs durées, leurs choix plastiques) resteraient quasiment invisibles. Inaudibles, aussi. Quelle télévision prendrait aujourd'hui le risque, pourtant minime, de diffuser des œuvres aussi sensibles ou percutantes que celles de Guy Gilles, d'Antti Peippo ou encore de José-Maria Berzosa, pour n'en citer que quelques-unes ? Dans ce contexte s'affirme ici et ailleurs, l'impératif collectif et individuel de sortir de "l'entre soi" pour lâcher prise et nous ouvrir à des états de matières, de couleurs, d'images et de sons qui reformulent sans cesse notre expérience de spectateur.

Eric Vidal pour l'équipe



LES CORPS EN BERNE

Nettoyage du jeudi d'Aleksandr Rastorguev Séances spéciales

Une de ces guerres oubliées. De celles qui suscitent un détournement de la tête de la part des chefs d'États et de gouvernements démocratiques. Dans la pointe sud de la Russie occidentale, la population tchéchène est soumise, depuis 1999, aux *zachitska* (opérations de nettoyage) de l'armée fédérale russe. Un premier conflit a déjà ravagé ce petit territoire caucasien, de 1994 à 1996, entraînant près de cent mille morts et détruisant le gros des infrastructures. D'un côté, le pouvoir russe refuse dans le sang

l'autonomie de la république tchéchène ; de l'autre, les indépendantistes se radicalisent et résistent par tous les moyens. D'un côté et de l'autre, la torture et les exécutions sommaires. Au milieu, les civils subissent le cercle vicieux des attaques / représailles... Et Vladimir Poutine de vanter la "normalisation" en cours, la lutte "anti-terroriste" inévitable, bref, une affaire intérieure russe qui ne regarde que lui.

Voilà, en 939 signes (non-dits compris), une manière de résumer ce conflit quasiment interdit

d'accès aux journalistes et associations humanitaires. Encore faudrait-il mentionner les influences wahhabites (les Tchéchènes sont musulmans), les enjeux pétroliers, la résistance millénaire du Caucase à l'assimilation russe...

Changer de point de vue. Montrer l'essentiel grâce à un détour par (ce qui semble) l'anecdote. Aleksandr Rastorguev filme les soldats chargés de l'intendance pour les troupes russes en Tchétchénie. Ces soldats de l'arrière cantonnés aux tâches ingrates de la guerre : la laverie pour le linge,

la douche pour la crasse, la cuisine pour les estomacs, rassemblées dans les wagons d'un train à vapeur qui se déplace au gré des combats... Des militaires qui ne sont pas directement confrontés aux massacres mais qui entendent les bribes de récit de ceux qui reviennent du front.

Sur l'écran, pas d'images du conflit (le surgissement répété d'un écran noir strié de blessures blanches est-il là pour rappeler son "invisibilité" ?), mais celles de ces hommes en train de vaquer au nettoyage d'une guerre sale. De la boue et de la vapeur, toutes deux malaxées et contemplées, associées et dissociées, provoquant un équilibre flottant entre réel et irréel. En voix *off*, les informations des dernières opérations militaires entendues à la radio, des sons captés pendant les combats, mais aussi les conversations quotidiennes des appelés russes.

Le bruit des chars, des hélicoptères et des bottes colle aux images, tandis que la parole ne rencontre presque aucune lèvre,

aucune bouche. Comme si plus rien ne devait (pouvait) refléter l'intégrité. Désintégrés les hommes, désintégrées les familles (comme en témoignent les visages de ces mères qui ouvrent le documentaire)... L'absurde de la guerre, comme toujours. Oui, mais davantage encore. Le détour par ce train dédié à rassasier et à laver permet de symboliser l'action de la machine étatique : le processus violent et sourd de déshumanisation, la réduction des hommes à de simples corps. Un corps de soldat qu'il faut habiller, raser, discipliner... Un corps à galvaniser aussi : scène orwellienne où, assis devant un écran de télévision, les militaires rassemblés écoutent en silence l'intervention d'un Poutine soulignant la grandeur de la Russie.

À leur manière, les soldats témoignent donc du conflit tchétchène. Mais ils n'évoquent pas les 939 signes précédents : seul les précède leur retour prochain dans leur famille ou auprès de leur petite amie. Le lien du sang et l'envie de baiser : ce qui ressort crûment

quand le désœuvrement domine. Ils ne sont pas non plus porteurs de vœux pieux de fin de banquet pour l'ouverture de négociations. Ce n'est pas (plus) le problème. Cela supposerait un reste de croyance dans le politique. Le diagnostic est plus sévère : *"Du point de vue politique, c'est facile : cinq cents hommes ici, trois cents là..."*, lâche désabusé un soldat en voix *off* avant les dernières images du film.

Pour esquisser une contre-attaque à ce désépaulement inexorable de l'être, le cinéaste russe s'attarde sur les visages et les corps, il les contemple, il leur restitue leur beauté. L'humanité de ces hommes réside (résiste) dans cette beauté. La caméra d'Aleksandr Rastorguev humanise les corps que la guerre animalise, elle redonne du sens (par le bon vouloir du regard tiers) à l'homme contraint à l'absurde (par le bon vouloir d'un chef d'État), elle relie ce que la réalité déchire... Regard "reli-gieux" contre un lent processus de décomposition.

Sébastien Galceran

DE L'ÉCART, DU DÉSIR

Misafa Lesafa de Nurith Aviv Ces films qui nous regardent

Il y a dans le documentaire de Nurith Aviv des chemins angoissants, des chemins qui semblent ne mener nulle part. La caméra est posée devant la fenêtre de la voiture, côté place-du-mort, et suit lentement le paysage, la roche qui défile. Parfois, elle nous mène le long de la mer, où au loin des silhouettes se prélassent ; parfois, elle se tourne vers le ciel et laisse passer les palmiers bien parallèles à la route, bien ordonnés. Ciel bleu, plein soleil, et aucune impression de liberté : tout est figé, comme s'il était impossible d'entrer dans le paysage, d'en faire partie, d'en être.

En ces quelques plans-séquences, Nurith Aviv installe le malaise : des paysages soignés qui tiennent à distance, qui n'enlacent pas. Paradoxalement, l'émotion vient de cette distance. Derrière l'aspect ordonné des champs, des plages, une impression de vide se dilate et engendre un inquiétant sentiment de solitude.

Au bout de ces chemins, pourtant, des rencontres, des existences. Nurith Aviv en a sélectionné neuf. Peu importe leur sexe, leur pays d'origine (Russie, France, Maroc, Hongrie...), leur âge. Seul émerge de leur récit cet impératif commun qui un jour les remet profondément en question : parler hébreu, être habité par cette langue afin de gagner le droit, la légitimité de vivre sur cette terre. Nationalité : israélienne. Davantage qu'une nationalité, il s'agit d'une nouvelle identité à assumer. À l'image du pays, c'est une identité en construction, adolescente, spontanée, ingrate et parfois mélancolique, d'autant qu'aucun des neuf intervenants ne s'y est

installé dans une démarche volontairement sioniste : rescapés d'une Europe nazie ou simplement nés de parents qui se sont réfugiés en "terre promise", tous ont en commun cette rupture subie, cette fragilité identitaire. De fait, poète, comédien, rabbin ou philosophe, tous travaillent la langue et ses effets, ses jouissances, ses compromissions. *"C'était comme se remplir de gravier"*, raconte Aharon Appelfeld, encore éprouvé. Monstre des mers pour certains, bouillie sonore pour d'autres, elle demeure néanmoins la condition *sine qua non* de cette "reliance" entre ces différents immigrants afin de reconstruire leur tissu social et leur légitimité.

Comment être soi lorsqu'on s'est vu (entendu) amputé de ses racines ? Aller vers une langue, c'est toujours trahir la précédente. Comment trouver sa place, s'y implanter, l'assumer ? L'espérance est racontée comme un grincement dans les têtes. Le désir d'y parvenir, douloureux, infini. La même mauvaise conscience face à leur langue maternelle qu'ils regardent de biais et c'est le temps qui se fige : plans fixes sur ces personnages qui se livrent retranchés chez eux, dans leur maison. Enfoncés dans leur canapé ou rivés à leur table de cuisine, tous diffusent cette même impression d'immobilité. Les corps ne se déplacent pas, n'évoluent pas, ne rencontrent personne. Seuls à l'écran, tranquilles, ils paraissent pourtant perdus et bousculés par leur parole qui se déploie, tout en hébreu, comme autant de loghorrées qui se cognent au cadre installé, exprimant ces valse-hésitations entre une origine malmenée et une adoption qui la – les – dénie. Tant d'égarements

intérieurs, de bouleversements, et cette volonté de calme déployé... Derrière la contradiction, l'inquiétude. Et Nurith Aviv traduit bien cette impossibilité de plénitude, ce rayon sourd qui les fige dans leur intimité. Et quand bien même elle les filme, en guise de présentation, debouts en plan large devant leur maison, aucun ne sourit. Mais comment sourire lorsque les lendemains construisent du manque à l'origine ?

Si la castration a annexé tous leurs modes d'expression, cet interdit, ce "never more" enclenche aussi de la rêverie, de la vie, du doute et du possible. Plus que jamais, le désir est en

marche. *Misafa Lesafa* avance masqué : derrière l'apparente pudeur de la mise en scène, il ne faut pas seulement lire cette souffrance tue, sorte d'étonnement résigné à jamais, d'existence sous perfusion : le rythme qui est ici installé offre le temps des révélations douloureuses – Munch semble parfois convié... Par extension, il lève aussi le voile sur cet écart qui ne demande qu'à être comblé. À l'image de ces chemins arides qui sabrent l'idéal de la facilité, à l'image de ces neuf récits emplis de désir et comme au bord du vertige, figés quelque part, entre deux rives.

Sophie Berdah



16
08
04

CHRONIQUE LUSSASSOISE

Il leva le nez de son *Hors Champ* du jour. À la terrasse du Green, l'agitation était encore un peu molle ; les séances n'étaient pas toutes finies. Cinq heures sonnèrent. Derrière lui, deux étudiants du DESS bavassaient vaguement de la notion d'icône dans les films russes du jour. Deux coqs en pâte, pensa Jérôme. Il reconnut avec un brin de condescendance les phrases même qu'il avait jadis prononcées, les mêmes contradictions, le même accent dans la voix, entendus tant et tant au cours de ses séjours ici.

Il se sentit infiniment vieux. Chaque année, les retrouvailles rituelles avec les mêmes compagnons de paroles et de cinéma pouvaient faire oublier qu'on vieillissait ensemble. Mais à force d'arrivages nouveaux et de visages inconnus, de questions ressassées, de rediffusions inévitables, le petit village ardéchois s'ouvrait peu à peu au Temps. La citadelle tombait. Les mêmes mots, les mêmes interrogations passaient et passeraient encore de bouche

en bouche, les mêmes questions aux lèvres sur l'apprentissage d'un regard ou la question d'un métier, d'une place à occuper.

Ce qui avait changé : l'école rebâtie, accueillant un espace librairie ; le Café de la Poste transformé en Lou Bartovel depuis un an. La valse des ouvertures et déplacements de salles – Jérôme revit le temps où le Green, à la place du Bioscope, donnait des concerts tous les soirs, où le Blue ne fermait pas de la nuit. L'époque des pots gratuits chaque jour vers 19h00 – ou l'amour alcoolisé, immodéré, pour les sponsors...

Jérôme compta (il adorait compter) : les États Généraux avaient seize ans. Bingo. L'âge des grands amours, des boutons sur la gueule et des lendemains formidables. Il refusa de penser à Martine, si loin déjà. Il refusa de penser à ceux, à celles qu'il avait rencontrés et aimés ici, depuis si longtemps. Les échanges agités de ses voisins de table l'y invitèrent opportunément.

– "Prends *Tarkovsky et moi*, ou *Pelym*, l'utilisation de la pellicule, la composition photographique. Il y a encore une sacralisation de l'image dans ces films-là, d'où une fascination, voire une nostalgie pour nous qui sommes une génération "d'après l'image", au sens où le monde n'étant pas encore noyé dans le visuel, on pouvait toujours y exercer des découpes. C'est très émouvant, ça rend ces films inactuels, indatables..."

– "Pas d'accord. Faut pas faire d'ethnocentrisme, c'est juste lié à la place de l'icône dans la culture russe. Le retour d'un religieux refoulé depuis 1917, c'est pas rien. Et puis si tu prends *Paysage*, ça y est, Loznitsa se met à faire du Snow et à se la jouer installation, alors..."

Alors ça y est... C'était reparti. Six jours d'échanges, de poses, d'accès de mauvaise foi. Jérôme soupira. Quel bonheur...

Gaël Lépingle

PROGRAMME

10h00

14h30

21h00

salles
01

CES FILMS QUI NOUS REGARDENT

La force du vide (2003, 52')
de Pierre Oscar Lévy

Les accords d'Alba (2004, 24')
de Vincent Dieutre

*Projection suivie d'un débat
en présence de Vincent Dieutre*

LA ROUTE DU DOC

Mea culpa (2004, 55')

Les infidèles (2004, 53')

Un monde nouveau (2004, extrait)
de Axël Ramonet, Ignacio Ramonet
*Projection suivie d'un débat en présence
du réalisateur et du producteur Tancrede Ramonet*

Cuba, une famille (2000, 52')
de Anna-Laura Bode

La Havane (1999, 43')
de Bernard Mangiante

SÉANCES SPÉCIALES

Ody (2003, 29')
de Etgard Bartenev, Denis Osokin

Fabric (2004, 29')
de Serguej Loznitsa

Landscape (2003, 60')
de Serguej Loznitsa
*Projection suivie d'un débat
en présence du réalisateur*

02

LES SEUILS DU REGARD

La maison est noire (1962, 20')
de Forough Farrokhzad
Projection suivie d'un débat

LES SEUILS DU REGARD

S21, ... (2002, extrait)

Bophana (1996, 60')

de Rithy Panh

Histoire des regards
extraits de rushes, extraits de films
Projection suivie d'un débat

CES FILMS QUI NOUS REGARDENT

Metzer entre les murs (2004, 80')
de Anne Abitbol

Misafa Lesafa (2004, 55')
de Nurith Aviv
*Projection suivie d'un débat
en présence des réalisateurs*

03

SÉANCES SPÉCIALES

Tarkovskij und ich (2003, 17')
de Eldar Grigorian

In the dark (2004, 40')
de Sergej Dvortsevoj

Nettoyage du Jeudi (2003, 45')
de Aleksandr Rastorguev

Kola (2003, 23')
de Victor Asliuk

SÉANCES SPÉCIALES

**The key
to determining Dwarfs** (2002, 58')
de Martin Sulik

Pelym (1998, 107')
de Andrzej Klamt
et Ulrich Rydzewski

LES SEUILS DU REGARD

La langue ne ment pas (2004, 80')
de Stan Neumann

Notre Musique (2004, 80')
de Jean-Luc Godard

04
05

POINT DE REDIFFUSION LE PREMIER JOUR

PLEIN
AIR

PLEIN AIR

Le génie helvétique (2003, 90')
de Jean-Stéphane Bron

HORS CHAMP

SYLVAIN BALDUS, SAFIA BENHAÏM, SOPHIE BERDAH, BENJAMIN BIBAS,
THOMAS GABISON, SÉBASTIEN GALCERAN, GAËL LÉPINGLE,
BORIS MÉLINAND, ÉRIC VIDAL.
PHOTOGRAPHIES : JACQUES LENG ET NATHALIE POSTIC